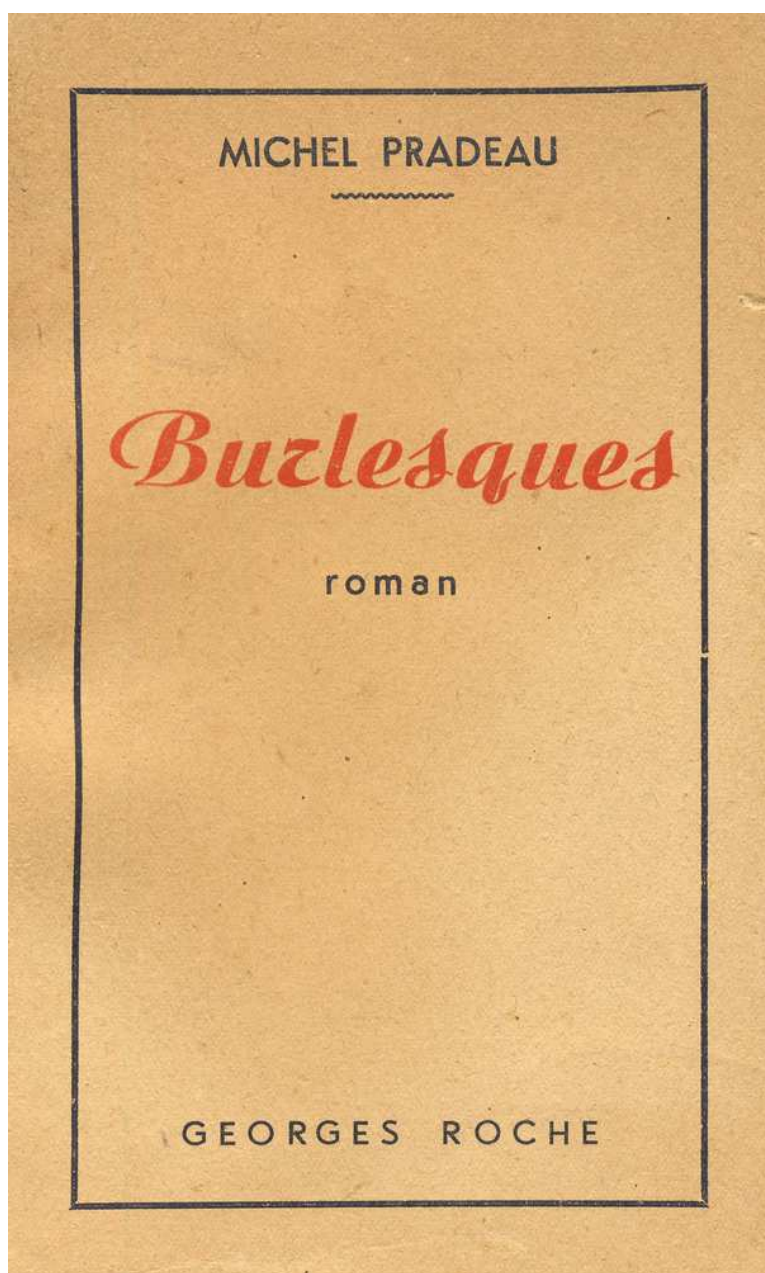


# Burlesques

Michel Pradeau



Marseille, G. Roche éditeur – 1946 – 279 pages

*Un soir de demi-brume à Londres  
Un voyou qui ressemblait à  
Mon amour vint à ma rencontre  
Et le regard qu'il me jeta  
Me fit baisser les yeux de honte...*  
Guillaume Apollinaire

## Chapitre I

... Il pleut, il pleut, bergères...

Il pleut doucement dans la nuit, il pleut sur les jardins, sur les toits des maisons où des, hommes tristes sommeillent auprès des femelles sans joie. Il pleut doucement sur la ville... On pense à Verlaine, on pense à Rimbaud, l'un et l'autre, l'un sur l'autre, l'un sans l'autre, et dans le cœur une tristesse monte qui vous a un petit goût de pernod. Il pleut...

L'homme et la femme se levèrent et disparurent dans tout ce noir, là-bas, vers le pont du chemin de fer. Aimez-vous les ponts de chemin de fer, dans la nuit ? Moi, je les adore : ça fait crapuleux, ça fait tante à l'affût, ça fait fille de joie.

Il n'y a maintenant plus personne sur la petite place, pas même la queue d'un chat pour amuser la nuit. Dans l'ombre grasse, luisante, sous les arbres songe le banc d'amour qu'on voit à peine, et que le couple vient de quitter.

Tout de même, voici un peu de vie qui passe : c'est un ouvrier sur son vélo. Il file sous la pluie. De sa tête lourde (une tête de veau bien faite pour la mitraille des dictatures) il déchire le beau poème de la Nuit qui rêve, et ne sent pas sur sa lèvre salie de gros rouge tomber les larmes du ciel. Cet ouvrier n'aime que le vin épais et les femmes à gros nichons. Le mystère ne l'intéresse pas.

Ensuite, c'est une auto bruyante (Dieu ! que c'est laid, que c'est criard, que c'est vulgaire, une auto, et comme ça représente bien nos horribles temps modernes !) une auto pareille à une femme saoule, qui torche les pavillons de ses phares, au fond des jardins mouillés. Le bolide pète et passe, et c'est encore la nuit et le silence.

Il doit être tard. Les T.S.F. sont mortes et les caboulots éteints. Toutes les fenêtres aussi sont éteintes. Toutes, sauf une, au bout de la rue, comme un phare dans les arbres.

Elle empêche de dormir des petits oiseaux qui sont furieux, parce qu'il faudra se lever tôt, demain. On ne pense pas assez aux petits oiseaux. Comme la vie serait plus belle, si au lieu de toujours regarder ses pieds, l'asphalte, les mollets des femmes, on regardait les petits oiseaux dans les arbres !

Une fenêtre, luit, au bout de la rue. Petite âme devient petit cul qui se couche. Et c'est toujours la déception des lumières lointaines. La mort, ce doit être ça, pour le rêveur : découvrir que les étoiles sont des bougies.

La femme était couchée. La lumière du bout des arbres s'éteignit à son tour, et il sembla que le vent attendait ce signal pour se lever, là-bas, derrière le terrain vague, tandis que la pluie tombait plus fort.

Une ombre tourne la rue, traverse la place, s'engouffre dans la vespasienne. Il y a toujours une vespasienne, sur les petites places d'amour, comme un coq au milieu de ses poules, comme un clocher au milieu d'un village.

Une ombre a filé dans la vespasienne, comme un lézard entre deux pierres. Une ombre d'homme. Cet homme doit porter des semelles de crêpe, car ses pieds sont muets. Son imperméable noir brille

sous la pluie. Le chapeau à larges bords, enfoncé sur les yeux, ne permet pas de distinguer son visage.

... O mon enfance, ma belle enfance pure, si lointaine et si chère... Il pleut, il pleut bergères...

Il pleut sur les jardins noirs, sur les rues abandonnées, sur les cheminées tristes. A propos, qu'est devenue la petite girouette qu'on ne voit point et qui hurlait dans le crépuscule ? Elle dort, elle aussi, et, rêve à des nichées de moineaux. Il pleut sur les bergeries, pauvres petites boîtes closes sur la mort quotidienne des hommes. Les marronniers sont des cyprès. Au creux des lits où sèche le sperme des pamoisons standardisées, les draps humides s'enroulent autour des corps comme des suaires. C'est l'heure où les maris sont cocufiés en songe par des épouses incomprises qui rêvent à une belle gueule de, jeune premier de cinéma. Pauvres innocentes qui ne savent pas que presque tous les jolis, hommes de cinéma sont pédérastes...

Tout dort, sauf cet homme qui pisse, dans l'édicule. Drôle de distraction pour un chasseur de rêves.

L'homme s'est soulagé, mais il ne sort pas. Il vient d'allumer une cigarette qui danse comme un farfadet derrière la cloison grillagée. A la danse du feu, on guette. Guette quoi ? Guette qui ? Qui est cet homme ? Pourquoi trompe-t-il ainsi le Jour avec la Nuit ? On entend parfois aussi ses pieds remuer : étrange petit bruit que l'on confond avec celui de l'eau sur les feuilles, ou le cassement sec d'une brindille de bois mort que le vent décroche des arbres.

Deux agents cyclistes passèrent sous leur capuchon, et l'homme renfonça ses pieds dans l'ombre.

Mais la nuit est un square immense et ses gardiens sont déjà loin. Alors, l'homme vient de sortir et se penche. Il cherche quelque chose dans les petites rues en mal de lumière, qui débouchent sur la place.

Tout est vide, vide, comme un poème moderne.

Au loin, après les pavillons, s'étendent des terrains vagues. Autant dire des cimetières. Des cimetières où les morts ne sont pas des humains, mais des choses, des choses qui furent vivantes au soleil, avec des roues qui chantent, des essieux qui rient... Ces choses extraordinaires pourrissent sous l'eau, dans l'ombre. Le long des palissades faites pour l'œil d'Utrillo, on croirait voir des hommes en marche. Ce n'est que la flamme d'un réverbère, que lèche le vent, et qui danse sur le trottoir.

L'homme rejeta son chapeau en arrière, découvrant un blanc visage, des yeux immenses, des yeux de nuit. Avez-vous remarqué combien sont tristes les yeux des tantes ? Tristes comme ceux des vaches, des épagneuls et des filles de joie. L'homme repoussa son chapeau et de ce geste, il redevint jeune homme : vingt-cinq ans peut-être...

Il scruta l'horizon, et comme rien ne se montrait (ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?) il sembla vouloir s'éloigner. L'attente est longue, pour la tante. La pluie avait cessé, comme les voix, dans une salle de spectacle, avant le lever du rideau.

Alors, le jeune homme ôta son chapeau dont les bords pendaient, humides, et le secoua comme un panier à salade. Puis, il sortit un mouchoir de sa poche et essuya son visage mouillé. Il paraissait très indécis.

Quelque part, une horloge sonna une fois. Le jeune homme s'approcha du réverbère et regarda sa montre-bracelet : il était la demie de minuit. Il fit un geste qui pouvait signifier : ah ! merde ! et il allait s'éloigner, quand il entendit marcher, loin, loin, vers le pont d'Asnières. Alors, il rentra précipitamment dans l'édicule.

Quelqu'un s'approche, qui ne cherche guère à dissimuler sa marche. Quel potin ! Le silence chaviré dans la nuit. Des pieds sonnent, une voix gueule. On dirait d'une trompette de cavalerie dans un nocturne de Chopin

Dans l'édicule, le jeune homme avait jeté sa cigarette depuis longtemps. Rien ne pouvait laisser supposer qu'il y avait là, dans tout ce noir, un homme caché.

Le passant bruyant débouche sur la place, lancé par son vin. C'est un ivrogne, et parce qu'il a peur de son ombre, la rue chante pour le rassurer. Cet homme a trop bu, sa tête est pleine de rêves. Mais les pauvres ouvriers qui se saoulent n'ont pas l'habitude de ce luxe : les rêves. Et s'ils basculent à droite, à gauche, c'est que les féeries dont leur tête est pleine sont trop lourdes pour eux.

S'arrêtant, déclamant, repartant, puis s'arrêtant encore, l'ivrogne passa devant la vespasienne où se cachait un jeune homme distingué, et s'enfonça dans la nuit. On ne le voyait plus, mais longtemps encore on entendit chanter son pas. Puis, tout redevint tranquille. Il n'y eut plus encore que les bruits silencieux de la nuit, la fuite en biais d'un chat, le vent dans les feuilles, l'inquiétude des jardins.

C'est alors qu'au loin, vers les terrains vagues, une petite lumière se mit à danser.

Froissement de soie, un cycliste file dans la rue déserte. Il est tout de suite sur la place. Autour de l'événement attendu, le temps trace des circonvolutions. Puis, la minute fatale fond tout à coup, comme l'aigle sur sa proie. On va jouir...

Le cycliste saute à terre, accote son vélo à un arbre, se glisse dans la vespasienne. Il est petit, mince, jeune, coiffé d'un béret basque.

Dans l'édicule, il y a maintenant deux hommes immobiles, retenant leur souffle, séparés par le compartiment du milieu. Comme des insectes, ils se guettent, et des insectes ils ont l'aspect écœurant, noir, luisant. Deux cloportes s'affrontent...

Nul besoin de se soulager n'a dû conduire le cycliste en cet endroit : on l'entendrait pisser. Mais non, il se tient, silencieux, drapé d'ombre. Il attend aussi. Du bout de la place, un écureuil verrait (mais il n'y a plus d'écureuils à Asnières) ses pieds, à cause des pinces d'acier qui luisent au bas de son pantalon.

A côté, le jeune homme a toussé.

L'autre, alors, change de compartiment et se rapproche. Mouillés de pluie, tremblants de vent et de silence (il y a certains silences qui grisent mieux que l'alcool) deux désirs tendent leurs filets. Un moment, le cycliste ne bouge plus, collé comme une bête puante à la cloison d'où monte une odeur d'urine et de désinfectant. Soudain, il penche la tête, une tête de fouine vicieuse, et allonge le bras, vif comme une anguille. A demi tourné, offert à quelle caresse ? l'autre attendait et ne se retira pas quand la main l'atteignit.

A cause d'un bruit de pas, au loin, ils se séparent brutalement. Les hommes dorment, et cependant, il y a toujours d'autres hommes qui marchent, la nuit...

Mais le passant a dû s'enfoncer dans une rue. Le silence revient, lourd, angoissant. Chaleur des couilles, battements des cœurs, une grande volupté triste est dans l'air.

De nouveau, le cycliste se penche sur son voisin immobile. Ensuite, il se retourne et à travers le grillage, il scrute la place et les rues voisines.

Tout est bien mort sous le catafalque d'ombres. Même le pont du chemin de fer, là-bas, n'attend plus de trains.

— Viens, murmura le cycliste au béret basque.

Et il sortit de l'édicule, suivi du jeune homme.

Ils vont côte à côte, dans la nuit, sans parler. L'autre tient son vélo à la main. Il explore l'horizon. Ses petits yeux luisent de manière intermittente. On dirait, parfois, que des pensées lourdes obscurcissent leur éclat de silex.

Quoique fin, et peut-être à cause même de cette finesse étrange, le profil aplati sous le béret basque n'est guère rassurant. Par moments, le jeune homme au chapeau se tourne vers son singulier

compagnon, et l'on devine dans sa démarche de gazelle effarouchée, dans son regard inquiet, une hésitation combattue par un désir violent.

Ils marchent depuis un moment, et la petite place est loin derrière eux. Les petits oiseaux se sont rendormis, les agents ont fini leur ronde inutile. On voit encore, au lointain, trembloter la flamme jaune du réverbère.

A présent, ils longent de maigres jardinets de banlieue. Ils sont peut-être gais au soleil, mais la nuit les rend lugubres, la nuit qui enjolive ou qui enlaidit au gré des ombres, la nuit qui est femme et qui n'est jamais franche. Devant ces jardinets, on pense à des poireaux en salade, à des chats maigres, à des rentières assassinées...

Clôturés de pieux et de fil de fer, les légumes font de grosses masses sombres. Parfois, au fond d'un terrain, une cabane à outils dresse sa silhouette de désolation.

— C'est encore loin ? murmure le jeune homme.

Pauvre petite voix qui veut se faire calme et qui tremble de désir et de peur.

— On arrive, fait l'autre.

Il tourne, et les voilà dans une impasse où la pluie a inventé des lacs. Le jeune homme au chapeau suit avec peine son compagnon. Il a des pieds trop distingués. Il s'efforce de les poser sur un terrain solide. Mais nul réverbère n'éclaire cet endroit sauvage et souvent, ils enfoncent dans l'eau jusqu'aux chevilles. Ils avancent plus lentement, A leur droite, une usine sommeille entre de hautes murailles. Ils passent au pied de la cheminée, énorme, qui s'élance tragiquement dans la nuit. On pense qu'elle va crier, tout à coup, la peine immense des hommes. Mais elle se tait, inutile comme un cierge. Ce sont les faux poètes qui croient que les choses ont une âme. A la vérité, elles n'ont d'autre vie que celle de nos rêves. La nature est injuste, sournoise et cruelle, et les choses n'ont pas d'âme. Et tout est laid, affreux. Et Dieu est une vache.

Ils arrivèrent le long d'une palissade qui entourait un chantier. A travers les planches mal jointes, on apercevait les masses sombres des tombereaux renversés, leurs brancards tendus vers le ciel, comme des supplications.

Ils atteignirent une porte étroite. Pas celle d'André Gide. Le cycliste la poussa avec précaution, après avoir posé son vélo contre la palissade. Il semblait connaître parfaitement les lieux, et, dans ses gestes, il n'y avait aucune hésitation.

Il a éteint sa lanterne, et la tête glissée dans l'entrebâillement de la porte, il scrute le terrain. Que craint-il ? Un gardien, peut-être, ou quelque chien hargneux ? Ils sont là, immobiles, comme deux malfaiteurs dans la nuit.

— Viens, souffle l'autre, après un moment.

Et il se faufile dans le chantier, suivi du jeune homme.

Ils enjambent des madriers hostiles, butent contre des sacs de plâtre ronds et mous comme des corps de soldats tués, arrivent enfin auprès des tombereaux renversés. Avec une souplesse de crapule, le cycliste se glisse entre les roues, et, se retournant, il attire son compagnon vers lui. Ils sont vraiment à l'abri de tous les regards, plaqués contre le mur, sous l'ombre des grands tombereaux.

Silencieusement, presque sauvagement, ils s'étreignent. Le chapeau du jeune homme tomba à terre. Il sentit une langue chaude, inconnue, qui se glissait dans sa bouche, et des mains puissantes meurtrirent ses côtes.

— Baisse ton froc, ordonne le cycliste, de sa voix de gouape.

Ses grosses mains de travailleur manuel fourragent dans les vêtements du jeune homme. Et, comme ce dernier n'obéit pas assez vite, l'autre s'énerve, haletant de désir, arrache presque les bretelles, tout en mordant la nuque de son compagnon.

Deux chats noirs, dans un terrain vague, deux chats monstrueux dont l'un miaule... miaule...

— Vous me faites mal, geignait le jeune homme, empêtré dans ses habits.

Et dans la nuit, cela avait un aspect fantastique, cette nudité prise dans l'étau de deux jambes sombres d'un cavalier acharné sur sa monture.

Comme le jeune homme se plaint encore, l'autre ne-se possède plus. Il n'a plus d'yeux, plus d'oreilles. Il dit des mots ignobles, des mots qui n'ont plus de sens, des mots qui ne sont que de la musique d'amour.

Deux hommes dans un terrain vague.

Un train passe quelque part, un train électrique qui met des éclairs bleus sur le ciel. Et, dans ce train, il y a peut-être une femme qui va accoucher, un soldat qui rêve de tuer sa mère, un ancien colonial qui a du paludisme. Mais qu'importe ? Un train file vers la Gare Saint-Lazare, et, entre deux tombereaux solennels, il y a deux hommes qui font l'amour comme Henri III, comme Verlaine, comme André Gide, comme Jean Cocteau...

Et la terre tourne, tourne, comme une idiote, et la pédérastie est vieille comme le monde.

C'est fini. Satisfait, le voyou répare son désordre d'une main. Il pose l'autre sur l'épaule de son compagnon, et de sa voix canaille :

— Donne-moi de l'argent.

Le jeune homme remontait son pantalon. Un clair de lune d'enfant, qui eût attendri Gilles de Rais lui-même, tremblote, mol et blanc, au vent du soir.

— T'entends ? Donne du fric.

Le jeune homme lève la tête, une lueur peureuse passe dans ses yeux. Cependant, il répond d'un ton léger :

— De l'argent ? Sans blague ? Pas si bête. A cette heure-ci je n'en prends jamais sur moi.

L'autre insiste, tout contre lui

— Donne-moi de l'argent, que j'te dis. Tiens, dix balles seulement. Je suis chômeur.

Enervé, le jeune homme qui n'a vraiment rien sur lui, hausse les épaules

— Puisque je vous dis que je ne prends jamais d'argent sur moi ! Tenez, fouillez-moi si vous voulez.

Et, avec un certain air de défi qui ne plait pas au voyou :

— Je ne suis tout de même pas un enfant. Je connais les truqueurs...

Pas un enfant, lui ? Hélas ! Son ange gardien qui le regarde a envie de rire et de pleurer. Les anges gardiens qui en voient de toutes les couleurs ne s'étonnent plus de rien. Mais ils sont indulgents, ô combien, parce que le foie, la rate, le cœur, les couilles demeurent invisibles à leurs yeux. Ils ne regardent que la petite perle rose qui brille, doucement, au fond des êtres, dans un écrin de viscères.

Le voyou a compris que son compagnon de plaisir disait vrai.

— Alors, donne-moi ta montre, fait-il sourdement.

Le jeune homme regarde son poignet et regrette son imprudence. Une si belle montre, un souvenir. Il y a, tout à coup, dans ce terrain vague, un petit pédéraste qui pense à sa première communion.

Il s'efforce de dégager sa main que l'autre serre entre ses doigts épais. Le jeune homme est pareil à la chèvre de monsieur Seguin qui regarde calmement le loup, tout en sachant bien qu'elle va mourir tout à l'heure, au petit tour. En luttant, sans beaucoup de conviction, il songe : « Comment peut-on avoir des doigts pareils ? C'est ignoble. » Que ne les a-t-il regardés plutôt. Mais ce ne sont pas les doigts, qu'il regardait, dans la vespasienne. Un peu fard, mon petit ami. Et c'est en vain qu'il tente de se libérer : le cycliste tient bon, et, bien que courageux, le jeune homme manque d'expérience. Il n'a jamais su boxer ; il n'a jamais su que jouer, aux dominos, quand il était petit, avec sa grand'mère.

Le jeune imprudent se défend maladroitement, handicapé par ses vêtements en désordre.

— Salaud, salaud ! suffoque-t-il, en se débattant, tandis que l'autre tiraille le bracelet de cuir.

Le cycliste a enfin arraché la montre et s'éloigne.

Alors, instinctivement, sans réfléchir au ridicule de cet appel, la nuit, dans un terrain désert, le jeune homme crie

— Au voleur !

Il ne reconnaît pas sa voix. Un chien répond, au loin...

Le voyou est revenu sur ses pas. Ses petits yeux de rongeur luisent dans l'ombre. (A propos, pourquoi les voyous, les comptables, les critiques littéraires ont-ils souvent de petits yeux de rongeurs et les gosses de grands yeux de biches en rut ?)

— Tu vas taire ta gueule ? fait le voyou pédéraste.

Dans le même temps, il lance son poing dans la joue du jeune homme qui vacille et penche à droite. Un autre coup le renvoie à gauche. Cela fait boum, boum, en lui. Pas mal, non, mais boum, boum, comme au cirque. Il sent du chaud dans sa bouche. Une sensation de fade, comme lorsqu'on avale des ampoules de foie de veau. Et sa tête qui sonne, qui sonne...

Il entend encore la voix affreuse qui répète :

— Tu vas la taire, ta sale gueule, dis, tu vas la taire ?

Et un dernier coup l'envoie, buter de la tempe contre le moyeu d'un tombereau. Il en -voit alors trente-six brancards qui s'allongent dans le ciel, il entend dix, cent, puis mille petites voix de chiens qui hurlent dans la nuit, et, fermant les yeux, il se laisse glisser dans la boue.

## Chapitre II

Il a déliré pendant plusieurs jours, et le docteur ne promettait pas de le sauver. La fracture était grave ; puis, il avait perdu tant de sang, étendu jusqu'au matin dans ce chantier d'amour.

Mais Marie était là, Marie et son nom blanc, doux comme une mélodie de Gounod. Marie et sa voix de sucre, Marie et ses bras de lait. Tant de soins, tant de soins ont, fini par le tirer de ce mauvais pas. Marie était charmante et la Mort bien lunée. Il y a plus de science dans un cœur d'amoureuse que chez tous les docteurs du monde. Celui qui -soignait René voulait faire transporter le jeune homme à l'hôpital. Mais Marie avait refusé. Et, comme René, pas riche, et mal payé du reste à l'usine où il faisait des écritures, n'avait pas un rond devant lui, la jeune fille avait ouvert son armoire. Elle avait pris le petit coffret enfoui sous ses pantalons et ses chemises de nuit. Et c'est joyeusement qu'elle avait vidé ce coffret, qui renfermait, avec des programmes de concert, des fleurs séchées, une touffe de poils à Mousseline, petite chatte morte : écrasée, et une recette de gâteaux aux amandes, toutes ses économies de jeune fille pauvre.

Bien entendu, sa mère ne sait rien de tout cela. Une mère sait-elle jamais quelque chose ?

D'ailleurs, c'est une vieille dame impotente, figée dans son éternel fauteuil du rez-de-chaussée. Une mère de musée, immobile, poussiéreuse sous ses dentelles noires, et qu'on ne sent vivre que lorsqu'elle pète, ce qui lui arrive particulièrement quand il y a du monde au salon. Et c'est Marie, Marie toute seule, qui fait marcher la maison où René, son ami d'enfance, est pensionnaire. Bonne petite femme d'intérieur.

Oui, vraiment, la jeune fille a connu des heures qui n'étaient pas roses, entre cette mère infirme, fatigante comme une mouche, pleine d'exigences puériles, de colères infantiles et de sourires rusés, et ce jeune corps d'homme qu'elle défendait de toute sa tendresse contre le mal.

Souvent, tandis qu'elle donnait une leçon de piano ou de solfège (on ne peut pas arrêter la vie, et clopin-clopant, il faut bien que les maux la suivent) la jeune fille interrompait l'élève. Elle croyait

entendre appeler, là-haut, dans la chambre du malade. Elle s'excusait à peine, et bondissait jusqu'au lit de René.

Il délirait, et la mort était assise à côté de lui. On ne la voyait pas, parce que la mort connaît des trucs pour se rendre invisible. Mais le malade la voyait, lui, et à cause de cela on savait qu'elle était là. René, dans son délire, disait souvent des choses horribles. Un jour, il était assis sur son lit, et il criait : « Les salauds, les salauds, ils m'ont tous enculé ! » Alors, la jeune fille s'était enfuie de la chambre, et vraiment, elle se croyait devenue folle. Pour la première fois, oubliant son rôle de garde-malade, elle avait plaqué René en délire. Dans l'escalier du pavillon, près d'un singe en bronze, effondrée sur une marche, elle sanglotait.

Marie était courageuse et les amoureuses ont la mémoire courte. Regrettant sa défaillance, elle était remontée dans la chambre où René gisait en travers du lit. Le drap relevé laissait voir des cuisses blanches de jeune fille, et, dans l'ombre, quelque chose de bizarre qui ressemblait à un bouton de rose blanche... René balbutiait des mots gentils, plaintifs, avec une voix de petit enfant. Ces mots pincèrent la corde maternelle de Marie qui vibra mélodieusement.

Alors, comme un petit enfant, prenant le buste du jeune homme dans ses beaux bras de jeune fille un peu grasse, elle l'avait recouché, posant avec soin sa tête sur l'oreiller. Du bandeau bardé d'épingles qui entourait le front du blessé, s'échappait une mèche de cheveux noirs. Des cheveux doux-doux, un peu huileux, souples comme des herbes grasses.

Des cheveux à rendre folles toutes les jeunes filles du monde. Des cheveux à baiser, des cheveux à mordre, des cheveux à s'en mettre plein la bouche, des cheveux à pleurer d'amour dessus.

Marie avait tenu un moment ces cheveux dans sa main, et elle les faisait glisser entre ses doigts. Puis, comme le malade avait cessé de geindre et s'était endormi, la jeune fille, assise au bord du lit, s'était remise à pleurer. Elle pleurait sagement, doucement, et sur elle-même cette fois. Dans cette mèche sombre, c'était un de ses plus jolis rêves d'autrefois qu'elle caressait.

Une jeune fille pleure des larmes de miel. Une jeune fille est malheureuse, parce que dans sa robe à fleurs, que personne ne regarde, elle cache deux petits seins inutiles. Une jeune fille arrose de ses larmes une tête chérie. Elle pense qu'il a fallu cet accident bizarre pour qu'elle puisse ainsi tenir dans ses doigts les cheveux de son ami. Il dort. Alors, elle ne verra pas cette ombre méchante passer sur son visage au plus furtif attouchement. Elle ne souffrira pas de cette espèce de court-circuit qui se produisait chaque fois qu'elle se risquait à poser sa main sur la sienne... Un court-circuit qui éteignait d'un coup toutes les petites lumières de son cœur.

Et cependant, René l'aimait bien, elle le savait. Mais il l'aimait comme on aime une sœur.

Ah ! comme elles étaient claires, aujourd'hui, les raisons de ce qu'elle nommait jadis (avec regret, sans doute) : une adorable timidité ! Un voile s'était déchiré. Des choses qu'elle avait lues, dans des livres, et qu'elle n'avait pas comprises, devenaient limpides à présent. Dieu ! que la vie est laide !

Il avait suffi d'un jour de ce lugubre matin où des ouvriers rapportèrent le corps de René évanoui, pour que tout devînt clair. Tout ce qui étonnait la jeune fille, autrefois, était devenu en un instant d'une limpidité parfaite. Bien que blanche, Marie n'était pas une oie. Elle savait la vie. Un peu à travers les livres, bien entendu, mais elle en savait assez pour comprendre des choses... Et que de ruses pénibles pour cacher à sa mère les détails trop précis : la découverte, dans le chantier, du jeune homme évanoui, blessé à la tempe, les vêtements dans un désordre bavard... Et l'un des ouvriers, qui était à la page, et avait lâché des gaudrioles, dans le couloir... Puis les démarches, l'enquête qui remue de la vase, les curiosités goguenardes, les détails inutiles, autant de choses horribles avaient été pour la jeune fille un vrai cauchemar. Cauchemar plus affreux que l'accident lui-même, et que cette lutte sournoise, quotidienne, entre un jeune corps d'homme et la mort.



La maladie, elle est là, présente, précise c'est la fièvre, du sang, une fracture, des hanches, des potions, une odeur fade de médicaments. Si l'on en redoute l'issue, du moins sait-on contre quoi on lutte.

Mais cette autre maladie, cette nuit de l'âme, ce mal invisible, ce mystère sale (bien entendu, c'est Marie qui pense, et la pédérastie ne mérite vraiment pas qu'on fasse tant d'histoires !) d'un être que l'on croyait connaître comme soi-même ? Tout ce qui se cache derrière ces yeux charmants, au fond de ce rire limpide, et qu'on ne peut s'empêcher de nommer pourriture, en dépit de toute tendresse ? C'était ce mal-là, surtout, qui faisait souffrir Marie, jeune fille saine et simple, plongée d'un seul coup dans la purulence d'une plaie humaine, peut-être la plus triste de toutes. (Encore une fois, ce n'est pas l'avis de l'auteur, mais il lui faut bien attacher des lieux communs comme des saucisses, pour tâcher de rendre sensibles au lecteur les tortures de Marie, jeune fille échappée d'un roman de Delly.) Comment lutter contre ce mystère, se demande la petite môme ?

Et ce dont elle souffre le plus, ce n'est peut-être pas tellement de dégoût. Le dégoût est fait pour les âmes vulgaires. Et le cœur de Marie est trop grand pour ne pas continuer de chérir un être, même dans ses pires erreurs. En vérité, cela est trop facile de n'aimer que ce qui est beau, et noble, et pur. Tout le chiqué des moralistes à petites couilles. Là où commence le véritable amour, c'est quand il n'a pas peur de se mouiller les pieds, de se salir les doigts. Non, Marie est d'une autre trempe. Elle aime toujours René. Qui sait ? Peut-être le chérit-elle même davantage ? Mais ce qui meurtrit son cœur en papillotes, son cœur de pauvre petite fille, elle le comprend bien, aujourd'hui, c'est la jalousie. Jalousie assez sottée, en somme, car René a toujours joué franc jeu avec elle, et elle savait bien qu'il ne serait jamais son mari. Né d'un père qui ressemblait, disait-il, à un tzigane employé à la compagnie du gaz, et d'une mère qu'il qualifiait de « putain bourgeoise », il avait beaucoup souffert, dans sa jeunesse, de la mésestime de ses parents.

Et, avec un entêtement de petit primaire intoxiqué de bonne littérature mal assimilée, combien de fois n'avait-il pas répété à Marie le fameux « familles, je vous hais » d'André Gide. Parfois aussi, quand elle l'écœurait par trop de tendresse et qu'il se sentait de méchante humeur, il lui citait cette pensée de Socrate qu'il avait dénichée on ne sait où :

« L'amour d'une femme est plus à craindre que la haine d'un homme. »

La pauvre petite en restait médusée et se disait que son grand ami était un intellectuel ! Oui, vraiment, il avait toujours été sincère, et il ne lui avait jamais caché que le mariage lui faisait horreur. Mais elle a retrouvé, à le soigner, penchée sur cette chair de jeunesse, sur ce beau visage de brun, ses désirs vieux de quatre ans déjà. Elle les croyait morts ? Quelle erreur. Les désirs ne meurent pas. Ils se cachent au fond du cœur, parce qu'ils sont vexés. Ils ont honte de leur impuissance. Mais que l'adversaire faiblisse, qu'un peu d'espoir se montre à l'âme, et les voilà qui s'en reviennent, plus vivaces que jamais.

Marie a retrouvé des désirs qui datent du temps où René faisait son service militaire. Qu'il était joli, en chasseur alpin, avec ses sardines argentées sur la manche, et son béret noir posé de façon coquine sur sa petite gueule d'enfant de chœur. En ce temps-là, elle espérait bien qu'un jour il lui demanderait sa main. Elle était demeurée si jeune fille, malgré le Conservatoire. Et longtemps, en dépit des médisances, des rires en biais, des petites vacheries des camarades, elle avait cru que le jeune homme trop doux partageait ce rêve. Elle n'avait jamais trouvé étrange ce beau ténor brun qui s'était lié si rapidement avec René, et lui offrait même des bouquets de violettes devant elle. Elle souriait seulement un peu niaisement de cette amitié qu'elle trouvait extravagante. Pauvre petite gourde qui ne savait pas que le beau ténor embrassait son ami sur la bouche, dans les ascenseurs.

Et puis, il faut bien le dire, Marie n'avait pas le temps de chercher plus loin que son cœur, car c'était une travailleuse acharnée. Elle ne songeait qu'à obtenir son premier prix de piano. Et pour sa récompense, elle aurait René. Ils se marieraient, et ils auraient beaucoup d'enfants qui feraient à leur tour des gammes et des arpèges !

Oh ! ses rêves étaient bien simples.

Les rêves de toutes les Maries. Elle ne songeait pas à devenir une grande virtuose du clavier, à épater les foules, à jouer en soliste sur une estrade avec des gestes étudiés et des robes tapageuses. Ah ! mon Dieu, non. Ses goûts étaient plus tranquilles et elle aimait la musique pour elle-même. Elle était d'ailleurs incapable de s'extérioriser. Elle ne jouait vraiment bien que seule, dans la pénombre du salon, volets clos, avec pour compagnie ses chimères. Alors, là, courbée sur l'ivoire, elle était absolument inspirée, et ses bras blancs semblaient pétrir la musique comme une pâte.

Par la suite, cette pudeur, cette timidité, cette horreur du cabotinage l'avaient empêchée d'obtenir son premier prix, au grand désespoir de sa mère. Il lui avait fallu se contenter d'un premier accessit, et la vieille dame ne s'était jamais consolée de cet échec.

Aujourd'hui, dans son fauteuil d'impotente, elle finit de vivre en ressassant des regrets. Ayant donné quarante années de sa vie à Carlos Maxar, le tragédien espagnol, dont elle fut la gouvernante jusqu'à sa mort, la Servante au grand cœur a contracté auprès de lui la maladie de la Gloire.

La Gloire, oublier de vivre pour gagner du terrain sur la mort. Fleur vénéneuse épanouie au fumier des sots, défi lancé à la vermine.

Les hommages, les bouquets de grues, les lettres érotiques ou idiotes, les cadeaux que l'acteur recevait chaque jour, avec une moue ennuyée, elle les avait rêvés pour sa fille, la vieille servante éblouie. Marie n'était alors qu'une enfant que le grand artiste consentait à remarquer, quelquefois. En ses jours de simplicité, quand il oubliait d'être Néron ou Pétrone, il la faisait sauter sur ses genoux qu'il avait maigres et osseux, de vrais genoux de théâtre, des genoux qui écorchaient les petits figurants aux joues roses, en mal d'un bout de rôle. Un jour, détachant d'une gerbe quelques fleurs, il avait tressé une couronne, et, la posant sur les cheveux de Marie, il avait dit, de sa voix de métal précieux :

— Plus tard, beaucoup plus tard, petite fille, vous serez au théâtre une ravissante Ophélie, et votre exquisité fera les délices du parterre. Las ! je ne serai plus qu'un prince Hamlet sénile, qu'une vieille comète à queue fumeuse. Et mon nom tombera en poussière de gloire, quand votre jeune étoile brillera au front de Thalie. (Selon son habitude, le tragédien espagnol alignait des mots qui ne voulaient rien dire, mais qu'il chérissait pour leur sonorité.)

Après ces paroles toutes simples, d'un geste las, et comme épuisé par cette prophétie, le tragédien les avaient renvoyées à l'office, Marie éberluée, sa mère pleurant de joie.

Hélas ! Nostradamus s'était fourré le doigt dans l'œil, et Marie ne devait point faire de théâtre. Artiste ? Oui, sans doute, mais pianiste sans gloire, elle devait se contenter de donner des leçons pour vivre. Et l'art qui nourrit perd ses grâces, ses seins tombent. C'est la rose transformée en confitures.

Avec l'argent de ses leçons, et les modestes tentes que sa fourmi de mère, avait amassées jusqu'à la mort du grand acteur, les deux femmes pouvaient vivre heureuses dans leur petit pavillon d'Argenteuil. (De son père, Marie ne savait pas grand'chose, sinon qu'il était mort, quand elle avait quatre ans, empoisonné par des champignons.)

Oui, les deux femmes auraient pu vivre heureuses dans le petit pavillon construit par le défunt. Mais la mère de Marie était minée par l'orgueil, ce cancer des sots. Ses ambitions refoulées empoisonnaient ses derniers jours. Et, de son côté, Marie voyait avec angoisse défilier les journées

moroses dont chacune emportait un peu de sa jeunesse, entre une vieille femme maussade et des élèves ingrates. Les élèves ! Comment ne pas prendre en dégoût la musique, en écoutant ces oiselles minaudières et bouchées, qui épluchent une fugue de Bach comme on écosse des petits pois ! Plutôt les laisser massacrer le Beau Danube bleu en tortillant du derrière sur leur tabouret !

Ainsi, la jeune fille voyait chaque jour, avec terreur, diminuer ses facultés d'enthousiasme, se raréfier les miracles de l'exaltation artistique. La musique ne suffisait plus à embellir la vie quotidienne, et ses sens, qui s'éveillaient, devenaient plus forts que son âme. Tant pis pour Beethoven ! Tant pis pour Mozart ! Les touches ne l'intéressaient plus qu'au singulier. Et le singulier est toujours dangereux. Il n'y avait plus, en elle, cette grande lumière glauque des églises qui la baignait quand elle laissait ses doigts courir les uns après les autres dans une fugue de J. S. Bach, mais seulement son amour pour ce malheureux garçon, qui s'en allait dans la nuit, comme une bête en rut, et qu'on ramassait un matin dans la boue. Quelle détresse !

La jeune fille pense à ces choses, assise-contre le lit de René. Une main pend, morte et blanche, une main qu'elle eût souhaitée, jadis, dans son cou, à la recherche d'un insecte impudique... Mais cette main n'aime pas la douceur des peaux féminines. Cette main ne sait pas prendre ; elle s'abandonne... Cette main, où les ongles portent encore la trace de vernis blanc, elle n'est point faite pour palper.

*Ces gentes espauls menues*

*Petits tétins, hanches charnues*

chantés par François Villon. Et quant à

*Ces larges raies, ce sadinet*

*Assis sur grosses fermes cuisses*

*Dedens son joly jardinnet*

on peut bien le dire, entre nous, René s'en fout. Il s'en est toujours foutu comme de sa première chemise. René n'est pas de la chair à femme. Il est de la chair à homme, de la chair à peau dure, suante, piquante, mal rasée, Au diable les velours de pêches et les gélatines enjuponnées !

Mais Marie ne cherche pas midi à quatorze heures. Elle oublie, elle oublie. Mon Dieu ! comme elle oublie vite ! Elle ne voit qu'une main ravissante, une main abandonnée, qui pend et qu'elle caresse légèrement d'un doigt, comme lorsqu'elle effleure son clavier.

Une Marie rêve dangereusement auprès d'un jeune brun endormi, et cette Marie est blonde. Alors, comment voulez-vous ne pas crier : casse-cou ?

Marie regarde René dormir. Ses lèvres entr'ouvertes découvrent des dents petites et serrées, très blanches, des dents de loup. Son visage émacié, spiritualisé par la fièvre et velouté d'une barbe naissante, s'est curieusement modifié. C'est tordant, il ressemble à Jésus-Christ, en plus jeune.

Il fait très chaud. Les mouches font dodo sur la glace de la cheminée. Les volets fermés plongent la chambre dans une pénombre propice aux inventaires mélancoliques. On entend battre le petit cœur de la pendulette amputée d'une aiguille.

Au dehors, les pavillons, écrasés sur la terre pauvre, sont abrutis de lumière et mijotent doucement au soleil. Un silence d'orage à venir enveloppe les jardins maigres de banlieue. L'été, ce grand cabotin de la nature, jette de la poudre aux yeux. Pourtant, parfois, quelque bruit énorme de ferraille, ou le cri énervé d'une locomotive, disent qu'il y a des usines et une gare, non loin de là.

Marie, le cœur en veilleuse, regarde dormir le jeune homme. Elle se chantonne l'aria de Bach, et la phrase divine la fait trembler délicieusement. Son âme s'écarte, comme ses cuisses. Marie, en ce moment, porte tristement son nom de vierge. Elle est-douce, douce, douce et lente, et dolente, et même – pourquoi ne pas l'avouer – un peu salope. Mais salope sans le savoir : une jeune fille amoureuse est une chienne en chaleur.

L'horreur des premiers jours à fait place à une sorte de stupeur morne. La jeune fille regarde dormir son ami. Elle goûte le bonheur grave, quasi religieux, d'être seule auprès de lui, dans cet après-midi orageux où chantent, au loin, des locomotives. Parfois, sur la Seine, un petit remorqueur leur répond. Il jette un long cri rauque, et Marie pense à un voyage, un très long voyage, avec René. Partir, c'est guérir un peu...

Marie se dit qu'on a tort de craindre les grandes peines. Elles portent en elles leur récompense. Au fond, tout est mensonge, même la souffrance, puisque l'oubli est au bout... Au chagrin de Marie a succédé une mélancolique faiblesse, un calme infini, une sorte de convalescence du cœur qui ressemble assez à de la joie. La joie du pur et des cornichons. Une joie distinguée et passée aux larmes. Les pensées ont des couleurs de vitrail, le cœur est plein d'images de première communion. Et dans le calme léthargique de cet après-midi d'orage, Marie s'abandonne à un demi-sommeil, rêvasserie bourdonnante et ensoleillée, où sourit, comme dans un poème un peu cucu de Paul Géraldy, le visage trop fin, aux éternels yeux tristes, d'un jeune homme aux mèches noires.

### **Chapitre III**

Trois poules maigres s'ébrouèrent dans le chemin.

Silencieuse, avec la calme grâce d'un animal de race, la belle automobile glissait et stoppait le long du trottoir. Aux fenêtres des bicoques, des rideaux se soulèvent. Une mégère, qui tient dans ses bras un lardon pustuleux, s'avance derrière sa grille, Junon aux yeux de vache, pleins de haine et d'envie. Cette femme pense qu'au temps où elle était maigre et vierge, elle aurait pu, avec un peu de chance, séduire le vieux propriétaire des grands immeubles du bout de la rue, qui est mort dernièrement, en laissant toute sa fortune à une gourgandine aux joues peints. Deux gosses, une girouette osseuse et son petit frère plein de morve...